

LA DARBOULIN

OU HISTOIRE D'UNE VIEILLE FANFARE⁽¹⁾

Etude demandée par S. A. le Prince J. Murat, maître d'équipage

POUR classer les compilations que nous avons notées sur cette question, nous avons adopté la division suivante :

- 1° La Famille Darboulain;
- 2° D'Arboulain et la vénerie;
- 3° Darboulain d'après livres cynégétiques, les manuels et la tradition;
- 4° Le mulet et la voiture;
- 5° La légende en action;
- 6° Conclusion.

CHAPITRE PREMIER.

LA FAMILLE DARBOULIN.

Les documents dont nous avons tiré la généalogie ci-jointe se trouvent à la Bibliothèque Nationale (imprimés et manuscrits, livres

douze marchands privilégiés de la Ville de Paris, fournisseur de Madame la Dauphine Victoire.

Il devint Marchand de vin Ordinaire du Roi. Il cessa de remplir cette charge en 1690, date où elle passa à son fils. Nous n'avons pu trouver depuis quand il était fournisseur de la cour de Louis XIV, mais seulement une lettre, signée de lui, conservée à la Bibliothèque Nationale dossier bleu 232, index 5015, V° Darboulain. C'est une lettre commerciale en date du 2 février 1685, signée d'Arboulain, par celui que nous considérons dans notre généalogie comme deuxième du nom.

Louis III Darboulain (c), né le 2 juin 1668, mort en 1745, épouse Elisabeth Bouillerot, née en 1677, morte le 14 septembre 1752, fille d'un tanneur du faubourg Saint-Marceau. (Voir *Mercur de France*, n° 1752, p. 202.)

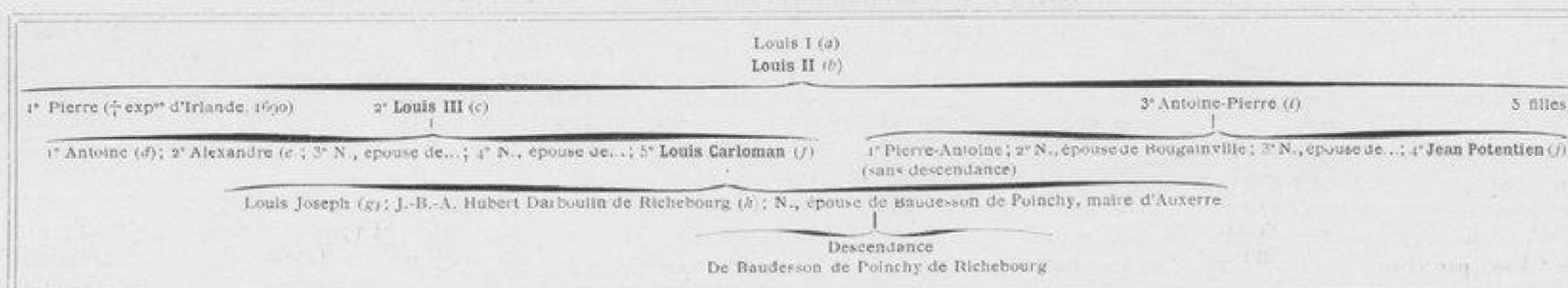


FIG. 1 — GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DARBOULIN

et factums), aux Archives Nationales (fonds Provence), aux archives départementales de Seine-et-Oise et d'Eure-et-Loir, dans les notices sur Darboulain parues dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* des 19 avril 1912 (p. 472) et 29 mai (n° 661), dans des notes communiquées par M. de K...n, à Quimper (Finistère). Les Darboulain possédaient une maison d'importance dans le commerce des vins, à la fin du XVIII^e siècle.

Ci-joint la généalogie succincte de la famille Darboulain (fig. 1); elle permet de saisir d'un simple coup d'œil la parenté des quatre qui nous intéressent plus spécialement pour le sujet que nous traitons: Louis II, Louis III, Louis-Carloman et Jean-Potentien :

b) A Louis I^{er} (a) succéda Louis II (b) qui fut un des

Il succéda à son père en 1690 comme Marchand de vin Ordinaire du Roi suivant la cour. Référence, Archives Nationales, Y. 4020 : « Louis Darboulain, frère d'Antoine-Pierre, demande à acheter la charge de marchand de vin privilégié qu'avait son père, le 3 octobre 1690; il l'acheta 26.000 livres... »

c) « En 1722, dans une réclamation au sujet d'un droit d'usage au Bois, un Darboulain est qualifié de marchand de vin suivant la cour. » (P. Domet, *loc. cit.*, p. 338.) Il cessa le commerce en 1727, vendit son fonds à Jean Lanson et devint secrétaire du roi le 8 mai 1728. (*Annuaire de la Noblesse*, par Borel d'Hauterive, 1908, p. 301). Il continua à servir



FIG. 2 — LE REPAS DANS LA FORÊT, PAR BERNARD VAN ORLEY (MUSÉE DU LOUVRE)

(1) Nous ne publions ici que les principaux passages de l'étude sur Darboulain.

d'arbitre dans toutes les questions commerciales.

Avec lui le nom de Darboulain devint aussi célèbre que celui de Clicquot chez nous, et son contemporain Montesquieu ne manque pas d'en parler dans ses *Voyages* (1).

« Demander de l'eau dans les auberges d'Allemagne, écrit-il, c'est une chose qui paraît aussi extraordinaire que si on allait demander à Paris un pot de lait chez Darboulain (2). »

Il fut enregistré dans l'Armorial général de Versailles, 1696, « d'azur à trois barils d'argent ».

(*Bulletin héraldique*, 1889, vol. 385.) Parmi les Pièces originales (P. O., vol. 974, dossier 21594, p. 5), l'une d'elles, en date de décembre 1712, prouve que Louis Darboulain, Marchand de vin Ordinaire du Roi à Paris, a fait l'acquisition d'une maison (particulière) sise à Fontainebleau, par contrat passé devant Paulmier, notaire audit Fontainebleau, le 8 octobre 1707.

Louis-Carloman (f), né en 1708, † à Auxerre, le 24 avril 1784, marié à Pondichéry à une belle-sœur de Dupleix, âgée de 14 ans, le 24 janvier 1735, fut interdit en 1736. On trouve dans le dossier bleu 232 : « va dans les Isles, s'y marie follement, etc. ». A cette époque, les Isles étaient une expression courante désignant les Indes Orientales et Occidentales (M. de K...n). De retour en France, il devint néanmoins Ecuyer et Portemanteau de Louis XV.

La qualité d'écuyer était attribuée aux portemanteaux; ils suivaient le roi à la chasse. (Chéruel.)

Jean-Potentien d'Arboulain (j), « ... ami de tous les temps de Madame de Pompadour... » !

On voit, dans les *Mémoires* du comte Dufort de Cheverny (tome II, p. 320-321 et notes) : « Le sieur Darboulain (Jean-Potentien), ami de tous les temps de Madame de Pompadour et de Monsieur de Tournehem, son oncle » (V. Alm. roy^l 1759), avait continué à la voir... »

(1) Il est à remarquer justement qu'un « Clicot » faisait partie de la maison de Madame (C... de Provence), comme porte-manteau ordinaire, de 1774 à 1787, pendant que J.-P. Darboulain faisait partie de la maison de Monsieur, de 1772 à 1784.

(2) Montesquieu (1689-1755) a commencé ses voyages en Autriche, en Allemagne, aux Pays-Bas, etc., après 1727 : la relation qu'il en fit, intitulée *Voyages*, se trouve dans les Œuvres inédites, publiées par la famille, en trois volumes parus en 1892, 1894 et 1896. Il a donc concouru de façon très nette à léguer à la postérité le renom commercial de son contemporain, alors que justement ce dernier s'était déjà retiré du commerce depuis quelques années.



FIG. 3 — LA CURÉE, PAR BERNARD VAN ORLEY (MUSÉE DU LOUVRE)

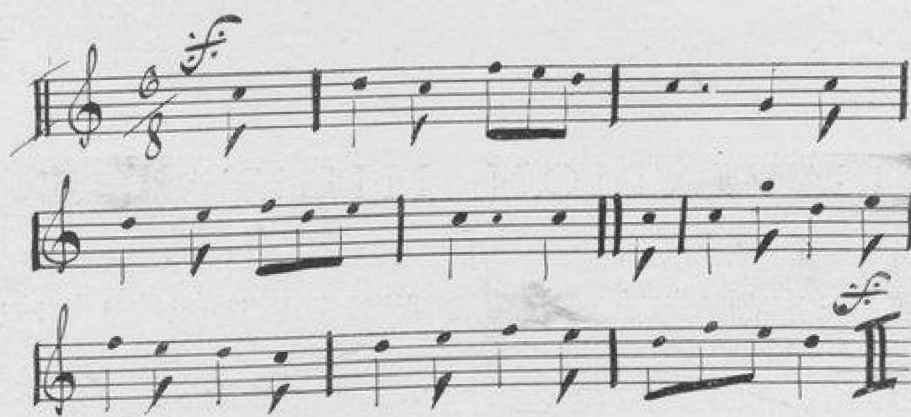


FIG. 4 — LA DARBOULIN
VIEILLE FANFARE EXTRAITE DU MANUEL DU VENCIER
PAR M. E. S. V. (S. D.), PAGE 56, N° 151

de Montuel, sise paroisse de Montigny-sur-Avre, château, etc., le tout régi par la *coutume* de Châteauneuf-en-Thymerais.

Resté seul usufruitier par suite du décès de M^{me} du Portail, J.-P. d'Arboulain se désista, le 24 mai 1781, au profit de L.-H.-T. de Cossé-Brissac, moyennant une rente qui s'éteignit à sa mort, survenue le 25 décembre 1784. (Extrait de Montuel, par Roger Durand, président de la Société arch. d'Eure-et-Loir, 1898, p. 26). On n'ose le plaindre de son célibat !

Le 2 mars 1762, il est conseiller du roi (V. P. O. 974, dos. 21594, p. 5.), puis administrateur des Postes de l'Orléanais.

De 1759 à 1777, il est secrétaire du Cabinet du roi. (Il laissa cette place en 1778 à son neveu, Darboulain de Richebourg.)

On voit en ces années 1760-1765-1780, une série de baux faits en faveur de J.-P. d'Arboulain, « Ecuyer, Secrétaire du Cabinet du Roy, Seigneur de Montigny-sur-Avre », dans les archives départementales d'Eure-et-Loir (série E, p. 370).

Dans la *Gazette de France*, on voit : a) à la date du 7 avril 1769 :

« Le Sieur d'Arboulain

reçoit de S. M. l'agrément d'une place de Secrétaire du Cabinet » ;
b) A celle du 29 avril 1772 : « Le Sieur d'Arboulain, administrateur général des Postes, donne sa démission de Secrétaire de la Chambre et du Cabinet de S. M. » ;

c) A celle du 31 décembre 1784 : « Jean-Potentien d'Arboulain, Secrétaire de la Chambre et du Cabinet de S. M., ancien administrateur des Postes, est mort le 25 décembre, au château de Buisson-d'Ommoy, en Normandie. »

CHAPITRE II.

LES D'ARBOULAIN ET LA VÉNERIE.

Il n'est pas historique que Louis II et Louis III d'Arboulain aient

J.-Potentien habitait 54, rue de Richelieu, porte à porte avec la famille Poisson, d'où cette amitié avec sa belle voisine qui l'appelait familièrement Boubou. (*Mémoires de M^{me} du Hausset*, p. 162 et 177.)

En 1760, il est châtelain du manoir de Montuel, paroisse de Montigny-sur-Avre.

Le marquis du Terrail avait cédé, le 25 avril 1760, à Jean-Potentien d'Arboulain, l'un des administrateurs des fermes générales des Postes, l'usufruit et jouissance, pendant la vie dudit d'Arboulain et de la présidente de Portail, de la terre

jamais assisté aux chasses de Louis XV. Nous trouvons aux Archives Nationales (O. 395, folio 20, verso, février 1750) une lettre du secrétariat de la maison du roi, ainsi conçue :

« M. Darboulin, je vous donne avis que le Roy vous a accordé l'agrément de la charge de trésorier général de la vénerie, au cas qu'elle vienne à vacquer par le décès du titulaire actuel (Woymel de Launay) et même la permission d'en traiter dès à présent... »

Cette lettre n'eut pas de suite, puisque Woymel de Launay eut pour successeur, en 1760, Charles-Jacques Collin jusqu'en 1779, et qu'à partir de cette date jusqu'en 1785 ce fut Marc-Antoine Randon de la Tour.

Bien que les prénoms de Darboulin ne soient pas portés sur cette lettre, nous avons tout lieu de croire qu'il doit s'agir de Jean-Potentien d'Arboulin et non de Louis-Carloman, portemanteau.

Ce désir ne sera pas resté tout à fait vain comme on verra plus loin.

On peut explorer tous les registres de Cromot du Bourg (série R5, nos 10 à 21) et ceux des décisions du Conseil du comte de Provence (série R5, T. 210-214), on ne trouvera nulle part le nom de Darboulin. Pour être plus heureux, il faut chercher dans les comptes de Papillon de la Ferté, trésorier général du comte de Provence série R5, 202. Sous le n° 377 de la Dépense pour 1772, on lit : « ... à Jean-Potentien d'Arboulin, pour ses gages de lieutenant de vénerie, 100 livres ».

La même mention est répétée pour 1774 (R5, 203, folio 303) ; pour 1775 (R5, 204, n° 381), et de 1781 (R5 40) à 1785 (R5 42), registre où il est décédé en 1784.

Bref, on trouve Darboulin, lieutenant à la vénerie (pour le cerf) du comte de Provence de 1772 à 1775 et de 1777 à 1785, mais il n'y est porté avec ses prénoms qu'en 1772, 1774, 1775, et de 1781 à 1785.

Les almanachs de Versailles, Maison de Monsieur, portent le nom de Darboulin comme lieutenant de vénerie de 1775 à 1789, sans jamais indiquer ses initiales ; il en est de même pour M. de Kerny, mais M. de Montholon ne figure plus sur celui de 1789 et n'est pas remplacé.

Bien que les almanachs de Versailles portent le marquis de Montholon jusqu'en 1788 et MM. Darboulin et de Kerny jusqu'en 1789, M. R. Dubois-Corneau, un des auteurs les plus avertis qui soient sur la question, se refuse à croire que le comte de Provence ait chassé après 1784.

Un mémoire que Cromot du Bourg adressa au prince le 8 mai 1784, relatif à la création d'un équipage de daim, ne reçut pas d'exécution.

Nous sommes donc bien fondés pour croire qu'aucun successeur n'a été désigné pour remplacer Jean-Potentien dans sa charge de lieutenant de vénerie.

La croyance de M. R. Dubois-Corneau se trouve d'ailleurs renforcée et vérifiée par le fait que, dans « le Sommier de 1785 à 1791 pour les Dépenses de la Maison du comte de Provence » (aux Archives Nationales), Jean Potentien n'a pas été remplacé, non plus que M. de Kerny, et que, dans la récapitulation jusqu'en 1791, ces deux emplois ne sont pas portés.

De tous les documents étudiés précités, il ressort que :

1° Louis III Darboulin, succédant à son père Louis II, déjà pourvu de cette charge, a été « Marchand de vin Ordinaire du Roi suivant la Cour », et fut aussi dit « fournisseur de la Bouche et Maison du Roi » de 1690 à 1727, date où il cessa le commerce pour devenir secrétaire du roi, charge très recherchée à cette époque. Le fait que son nom était très connu dans le commerce et le fait qu'il était propriétaire d'une maison à Fontainebleau, où sa femme avait des parents pourvus de charges, ont eu pour conséquence qu'il est resté dans l'esprit populaire au siècle suivant comme « un vulgaire marchand de vin, originaire de Fontainebleau ».

L'Histoire ne permet pas de lui supposer des malheurs conjugaux, comme a fait la légende ; elle ne dit pas qu'il ait assisté aux chasses de Louis XV, ni qu'il eut à fréter des sommiers pour transporter son vin en forêt, ce qui était l'affaire d'une division spéciale de la Maison du Roy.

2° Louis - Carloman Darboulin, comme portemanteau du roi, charge dont il fut titulaire entre 1736 et 1774, a dû forcément voir une partie des chasses de Louis XV. Sa femme était créole et beaucoup plus jeune que lui, mais l'Histoire est encore restée muette à son sujet.

3° Jean-Potentien d'Arboulin, écuyer, administrateur des Postes, fut lieutenant de vénerie du comte de Provence de 1772 à 1784. Il ne reste aucune preuve que la vénerie du comte de Provence ait chassé sur l'apanage, ni à Fontainebleau où ce prince habitait la chambre des Reines-Mères, quand il y venait. On ne trouve donc pour rapprocher au sujet de Jean-Potentien Darboulin les deux idées, Fontainebleau et la vénerie, aucun fait précis, mais seulement une confusion entre lui et Louis III dans l'esprit des générations suivantes.

4° Les almanachs de Versailles de 1785 à 1789 continuaient à porter les noms de Darboulin et de Kerny faute d'être remis à jour, ce qu'on peut affirmer grâce au Sommier de 1785 à 1791 pour la Maison de Provence.

5° On s'explique dans une certaine mesure que le nom de Darboulin soit devenu confusément pour les générations suivantes le nom d'un marchand de vin de Fontainebleau et un nom de vénerie à la fois.

(A suivre.)

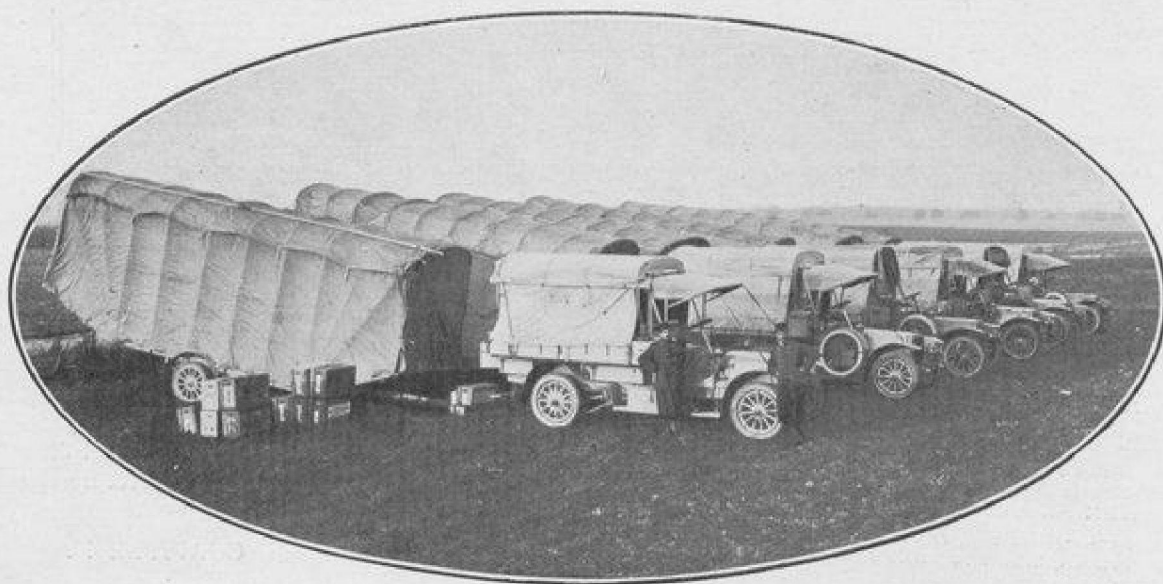
G. DE MAROLLES.

L'AVIATION MILITAIRE

Celui qui aurait dit, il y a une vingtaine d'années, qu'une vue spéciale d'avions militaires aurait lieu, au retour des manœuvres de province, dans la banlieue de Paris et qu'après avoir reçu les félicitations du ministre de la Guerre, les avions militaires repartiraient au commandement pour regagner leur port d'attache sur nos frontières de l'Est et du Nord, eût risqué de

passer pour un fou dans le pire sens du mot. Et pourtant

cette revue vient d'avoir lieu, samedi 28 septembre dernier, sur le magnifique aérodrome de Villacoublay, près de Versailles, où M. Millerand, ministre de la Guerre, examina 70 avions militaires venant de faire leurs preuves lors des dernières grandes manœuvres, tous montés, équipés, accompagnés d'un matériel de trans-



LES REMORQUES POUR LE TRANSPORT DES APPAREILS

LA DARBOULIN

OU HISTOIRE D'UNE VIEILLE FANFARE

Etude demandée par S. A. le Prince J. Murat, maître d'équipage

(Suite)

CHAPITRE III

DARBOULIN D'APRÈS LA TRADITION LA PLUS AUTORISÉE.

Nous avons recueilli l'avis (a) de M. le comte de Lavaurs, à Fontainebleau, et autrefois celui (b) de Mgr le prince de Joinville à Chantilly, grâce à l'amabilité d'un de ses familiers. Les voici :

a) « Bien que j'aie connu le père La Trace qui fut le premier piqueur de Napoléon I^{er} et sortait de la Vénérerie du roi, je ne sais rien de précis sur Darboulain et la carriole à laquelle on donne son nom. J'ai demandé à La Feuille, premier piqueur de la Vénérerie de Napoléon III, et à Louis, premier piqueur des Ecuries, pourquoi la carriole portait ce nom et pourquoi la Fontainebleau s'appelait aussi la Darboulain. Il ne m'a rien été répondu de précis; Louis pensait que la charge de conduire la carriole dans laquelle on apporte aux hommes leurs vêtements de chasse et leur déjeuner, était occupée de père en fils autrefois par des gars s'appelant Darboulain et originaires de Fontainebleau. Mais rien n'est moins sûr! En tous cas, sous le deuxième Empire, le darboulain était conduit à Fontainebleau et à Compiègne par des cochers de chacune de ces résidences. Ils ne faisaient pas partie du personnel de la Vénérerie. » (C^{te} de L., janvier 1912.)

Le nom de Darboulain n'a été porté à Fontainebleau par aucune famille originaire de la ville et de la région environnante depuis le commencement du XVII^e siècle, selon M. Herbet, et il ne s'y est vu que les membres de la famille de ce nom originaire de Paris, qui ont possédé cette maison de la rue Basse où y ont vécu. Il est très probable que la maison en question a cessé d'appartenir à la famille en 1753, après la mort de M^{me} Louis Darboulain, survenue à Paris en novembre 1752.

En tous cas, les Darboulain ne la possédaient certainement plus en 1768, suivant M^e Rivain, notaire à Fontainebleau.

b) Quant à Mgr le prince de Joinville, il avait le souvenir confus que « le nom de Darboulain devait être celui d'un lieutenant de Vénérerie appartenant à une famille de marchands de vin, habitant jadis Fontainebleau et ayant fourni le roi »; il pensait que « les hommes de Vénérerie avaient, sans doute par suite de cette dernière circonstance, donné son nom par comparaison au garde ou cocher qui apportait leur vin au rendez-vous ». C'est l'explication qui donne la plus grande satisfaction à l'esprit.

Nous dégageons de ce qui précède la consécration de l'idée générale actuelle appliquant le surnom de Darboulain à celui qui apporte le vin et le reste du fournement, quel que soit le mode de transport.

DARBOULIN D'APRÈS LES MANUELS DE FANFARES ET MÉTHODES DE TROMPE

(titres, paroles, notation, usages du vocable).

On peut suivre intacte, pendant plus d'un siècle, la virginité du titre, des notes et des paroles de la Fontainebleau, œuvre du marquis de Dampierre, parue dans les *Enfants de Latone* (p. 12, n° 322), avec les paroles :

Du Dieu qui vous appelle
Pourquoi fuyez-vous la voix ?
Gris soyez fidèle,
Après avoir fait une chasse.
Diane a pu sans crime
Céder aux tendres lois.
C'est un droit légitime :
On doit aimer une fois.

Rien n'y fut changé dans aucun recueil jusqu'à 1834.

Après le manuel intitulé *Tons et Manières de sonner*, par Doisy (Paris, Doisy, 1804), vient la *Collection de 62 fanfares de chasse avec paroles anciennes et nouvelles...*, à Paris, chez Hentz Jouve (sans date). Hentz Jouve cessa le commerce en 1830 et fut remplacé par Jouve.

Dans la *Collection (sic) de 116 airs et fanfares pour la chasse de la Maison royale*, qui parut ensuite, encore rien de changé.

En 1835, paraît le *Nouveau Traité de Trompe*, par J.-V. Leroux, professeur des pages, des officiers d'état-major (chez L. Duverger, rue de Verneuil). Il annonce quatre séries de fanfares; dans la première (p. 28), il reproduit les notes exactes de la Fontainebleau sous le titre l'Arrivée au rendez-vous ou l'Assemblée, avec les paroles nouvelles, bientôt reproduites par Thiberge et de nos jours par le comte de la Porte :

Le joyeux plaisir rassemble
Tous les chasseurs au rendez-vous;
Chantons en chœur et trinquons ensemble,
Verses tout plein; buvons cent coups.

C'est plus chasse à tir que chasse à courre! On ne chante pas en chœur au moment d'aller aux branches.

Dans la troisième leçon annoncée figure le titre de « la Fontainebleau », mais cette leçon n'a jamais paru; il aurait été fort curieux de savoir quelles notes J.-V. Leroux y aurait mises.

Vers 1842 parut le *Chansonnier du Chasseur*, de N. Tellier (fig. 5), avec portrait de l'auteur par A. Gabriel (1). Son manus-



FIG. 5 — M. TELLIER
AUTEUR DU « CHANSONNIER DU CHASSEUR » (1842)



FIG. 6 — LA FONTAINEBLEAU, EXTRAITE DU « MANUEL DU VENEUR »
PAR M. E. F. V. (S. A.), P. 59, N° 165

(1) A. Gabriel a commencé à produire ses gravures en 1835.

crit était commencé depuis quelques années (1838 environ) et la fanfare en question est appelée le Rendez-vous ou le Déjeuner, en attendant qu'en 1870 l'auteur l'appelle la Darboulou ou le Départ dans son dernier manuel.

Ignorant sans doute les paroles composées par ses collègues, Gohin, l'éditeur du *Chansonnier*, dit, dans l'avant-propos, que N. Tellier a adapté des paroles à cette langue jusque-là composée que de sons : « On ne dira plus sonner un cerf, mais on dira chanter un cerf. » Idée bien bizarre et tout à fait hors de la note !

On y lit (p. 72, n° 35) :

I
V'la Darboulou qui ch'mine
Avec monsieur son mulet.
Il porte la cantine
Au fond de la forêt.
Faisons-lui bonne mine
Car l'aperçois du clairnet

II
Bon, sur l'herbe il dépose
Un gros et friand pâté,
Puis une forte dose
De vin non frelaté.
Chasseurs, vite une pose
Et buvons à sa santé !

III
Cher Darboulou, le prise
Pâtés, poulets et flacons.
Prête-nous ton Elisc
Avec ses courts Jupons.
C'est une friandise
Dont nous nous arrangerons !

Paraît ensuite le *Manuel de Vénérerie*, par M. E. F. V., dans lequel la Fontainebleau (régulièrement notée) a le n° 165 (Fig. 6) et la Darboulou (assez différente de la susdite, bien qu'elle en soit visiblement inspirée) le n° 151 (Fig. 4).

Le *Manuel du Veneur*, par N. Tellier, paraît ensuite chez Duverger, rue de Verneuil, après la mort de Leroux qui fut justement remplacé par Tellier comme professeur de trompe. En 1842, Gatterman met au jour sa *Méthode* qui porte la Darboulou ou le Départ. La fanfare

du marquis de Dampierre est ainsi devenue la Darboulou ou le Départ, puis la Darboulou ou le Déjeuner dans le *Grand Album du Chasseur*, par N. Tellier (1848). A cette date parut le *Manuel de Thiberge* où le titre de la Darboulou est remplacé par l'Arrivée au Rendez-vous (n° 71), avec les paroles suivantes :

Au rendez-vous de
[chasse,
Voilà amis, courons
[joyeux,
Et ce soir à la même
[place,
Ayez rendez-vous amou-
[reux !

Les deux premiers vers de Tellier seuls sont devenus légendaires et ont contribué de la plus extraor-



FIG. 7 — LA FONTAINEBLEAU

son *Histoire de la Fontainebleau* (p. 338) et qui est la plus répandue parmi eux.

V'la Darboulou qu'arrive
Avec monsieur son mulet ;
Il apporte des vivres
Pour tous les gens du roi.

Ils prononçaient *vives* et non *vivres*, *rouel* et non *roua*, ce qui faisait

mieux la rime pour l'oreille, mais allait si à l'encontre de la prosodie que Domet ne peut s'empêcher (p. 338, N. B.) de demander pardon à ses lecteurs des paroles qui accompagnent la première fanfare, et qui n'ont vraiment ni rime, ni raison, « mais, dit-il, elles sont traditionnelles... »

G. DE MAROLLES.
(A suivre.)

La « Darboulou », vieille fanfare publiée dans notre dernier numéro, est extraite du *Manuel du Veneur* et non du « Manuel du Vencier » comme une erreur typographique nous l'a fait écrire.



FIG. 8 — PARTIE DU TABLEAU « LA CHASSE », PAR CARACHE

LA DARBOULIN

OU HISTOIRE D'UNE VIEILLE FANFARE

Etude demandée par S. A. le Prince J. Murat, maître d'équipage
(Suite)

L'insinue ensuite des idées fort discordantes :

« Darboulain était probablement sous Louis XV la personne qui apportait au rendez-vous le déjeuner et les vêtements de rechange pour les hommes de la vénerie, idée basée sur le fait qu'en 1722 il trouve Darboulain qualifié marchand de vin suivant la cour. Il a fait la grossière erreur de prendre pour un petit débitant au détail un riche fournisseur en gros à la veille d'être secrétaire du roi. Ses lecteurs les plus consciencieux ont supprimé le *probablement* et ont été encore plus avant plongés dans l'erreur par sa note 1 (p. 292), où il déclare avoir trouvé ces deux fanfares dans d'Yauville. Il s'est bien gardé de dire que d'Yauville les a publiées sans paroles, ni de s'enquérir des paroles du temps, parues dans les Dons des Enfants de Latone, en 1794. Il a pris et fait prendre conséquemment les parodies des vers de N. Tellier pour les vraies paroles composées sous Louis XV.

N. Tellier est donc le grand metteur en scène d'un imaginaire Darboulain au mulet. Nous allons voir plus loin comment Darboulain, muletier si légendaire aujourd'hui, a été mis en action.

Le professeur de trompe N. Tellier, dont nous avons reproduit le portrait très finement gravé, a été connu du comte de la Porte qui en parle en ces termes :

« N. Tellier, professeur de trompe, est mort après la guerre. Il avait une certaine instruction, allait un peu dans tous les équipages ; il était connu en Poitou, MM. de la Besge, de Maichin, mon père, le comte d'Osmond et tous les veneurs de l'époque ont sonné avec lui, mais il allait de préférence dans les Ardennes où il était né.

« Très gourmand, très jouisseur, il préférait les chasseurs à tir de ces contrées ; leurs rendez-vous de chasse étaient plutôt des lieux de bamboches, aussi les paroles du chansonnier des chasseurs s'en ressentent-elles. »

A l'appui de cette lettre, nous

trouvons un passage se rapportant à la mode de sonner après les déjeuners de chasse (mode qui fut très répandue de 1830 à 1848), dans « Vieilles pages », article paru dans la *Chasse Illustrée* du 15 mars 1912 (p. 106) :



FIG. 9 — LE RENDEZ-VOUS AU BON VIEUX TEMPS, PAR C. SCHULLE

« La chasse terminée, toute l'assistance revint au lieu du rendez-vous.

« Une voiture y avait amené d'avance toutes les provisions de bouche nécessaires et un déjeuner splendide. Les fanfares n'y furent pas épargnées, et un M. Bonet d'Amazy, d'une force supérieure sur la trompe, y sonna tout le Manuel du Veneur, de façon à désespérer les professeurs les plus habiles, sans en excepter Tellier, Bertin et Baptiste. »

Tellier chantait aussi volontiers les paroles de sa composition sur une fanfare après l'avoir sonnée (1).

Dès 1850, les piqueurs avaient déjà pris l'habitude, « à cause du mulet de la fanfare », de sonner l'Arrivée au rendez-vous ou la Fontainebleau pour indiquer que « vu par corps, l'animal de meute

n'était pas une biche », mais un cerf mué de tête, par corruption populaire un cerf mulet ou simplement un mulet.

L'emploi de cette fanfare dans ce dernier sens a été assez répandu ; mais cependant, si la chose est fort bien indiquée dans le Manuel du Sonneur de trompe du comte de la Porte (p. 72), en revanche, dans aucun livre, la fanfare n'est appelée « le Mulet »,

expression qui s'entend, mais qui ne se fait pas lire.

Le comte de La vours explique l'usage tout différent qui en était fait par la Vénerie de Napoléon III. « Pour ma part, dit-il, je n'ai entendu sonner la Darboulain qu'à celle des chasses de Compiègne ou de Rambouillet qui précédait immédiatement le départ de la Vénerie pour Fontainebleau, de même qu'à Fontainebleau on sonnait,



FIG. 10 — LE REPAS A L'ASSEMBLÉE, PAR BERNARD VAN ORLEY (MUSÉE DU LOUVRE)

(1) Depuis lui, il a été composé bien des paroles et même une série de paroles absolument pornographiques, tellement que le manuscrit que nous connaissons, copié en double, n'a jamais osé paraître à l'imprimerie.

la Compiègne avant de partir pour cette forêt. Bref, la Vénérerie de Napoléon III la sonnait comme fanfare de résidence, c'est-à-dire comme Fontainebleau, conformément au véritable usage primitif et, contrairement à ce qu'a fait croire l'inspecteur Paul Domet (1). »

En dehors de la vue du cerf muet, cette fanfare n'a plus de raison d'être sonnée. Les veneurs n'ont jamais besoin de sonner l'arrivée au rendez-vous, aussi ne peut-on guère s'expliquer la conception du tableau brossé par le peintre allemand C. Schulle : *Le Rendez-vous au bon vieux temps* (Am Rendez-vous aus der guten alten Zeit.). (Fig. 9).

Il est également curieux de voir les diverses notations (a) de cette fanfare, et l'état non reproduit ici (b) des diverses dénominations données depuis 1830 à la fanfare que nous étudions.

Aux six surnoms de la Fontainebleau déjà portés dans les livres (2), nous en ajouterons deux autres qui sont de tradition : le Cerf muet, déjà cité, et la Fanfare des Cocus, et enfin un dernier, le Riboulin (un Darboulain très corrompu), paru dans *Sports Modernes*, octobre 1905 (p. 6), en titre de photogravure. (Voir chapitre V.)

Pourquoi des Cocus ?

Et, parbleu, parce que « Darboulain l'était », nous a-t-il été répondu.

Outre que l'Histoire n'autorise pas cette assertion, même à propos du portemanteau, nous avons constaté que ceux qui avancent cette raison, soi-disant de tradition, ne peuvent jamais définir la personnalité de Darboulain. La vérité est fort simple et n'a rien de méchant. Ce surnom fait simplement allusion au passage du troisième couplet :

Prête-nous ton Elise
Avec ses courts jupons.
C'est une friandise
Dont nous nous arrangerons !

Il n'y a pas à chercher ailleurs l'origine de ce dernier surnom, donné si légè-

ment à la Fontainebleau, comme il a été aussi donné à la Morin, à la Dampierre, à la Bourgogne ou à la Saint-Cloud (anciennement le Sanglier) et enfin à la Double-Chasse, toujours pour la même raison la teneur de paroles gaies composées entre 1842 et 1868.

Le *Chansonnier du Chasseur*, 1^{re} édition, est sans date, mais N. Tellier, né en 1787, était élève de Leroux et lui a même succédé comme professeur de trompe. Comme son maître, il adopta le titre « Arrivée au rendez-vous », mais il ajoute *ou le Déjeuner* au lieu de « l'Assemblée », sans doute parce que c'est ce qu'il voyait de plus important au rendez-vous. Son chansonnier était manuscrit et encore incomplet dans sa poche bien avant 1840, mais il ne le fit pas imprimer avant 1842, car il y reproduit « les Honneurs » qui venaient d'être composés par M. d'Estival.

(1) Il est ainsi l'auteur d'une faute d'orthographe comparable à celle qu'il a faite en appelant « rats chasseurs » (p. 286) les gentilshommes dits racheurs, qui rachaient, c'est-à-dire qui attaquaient toute l'année dans la lieue de couvert pour arrêter à la limite des Plaisirs.

(2) La Fontainebleau, l'Arrivée au rendez-vous, le Départ, la Fanfare des maîtres au rendez-vous, le Déjeuner, l'Assemblée, la Darboulain, Darboulain, Darboulain, Darboulain, formes extraites de l'état b.

J.-V. Leroux, professeur de trompe sous le 1^{er} Empire, a donc le premier changé complètement le nom de la Fontainebleau. Les paroles de N. Tellier mettent en vedette le nom de Darboulain (et par suite son muet). La Darboulain devient ensuite titre de fanfare spéciale, très inspirée de la Fontainebleau, avec M. E. F. V., auteur dont nous n'avons jamais pu découvrir la personnalité.

De Lage de Chaillou a tenu à conserver l'ancienne tradition. Grâce à lui, la Fontainebleau est revenue en sous-titre après la désignation adoptée par Leroux et que ses élèves successifs ont conservée jusqu'à nos jours. Dans plusieurs équipages, cette fanfare sert toujours pour la vue du cerf sans bois ; c'est ce qui s'est toujours fait à l'équipage de Mgr le duc de Chartres. Elle n'est plus donnée dans l'avant-dernier recueil de fanfares *Chansons de chasse* (paroles et musique), paru à Argentan en 1911 ; mais elle est reparue dans le volume de la plus récente méthode, celle de Viney, 1912.

La forme masculine *le darboulain* est toujours conservée et s'applique à l'équipage apportant les trompes, le repas et les effets des hommes de vénerie les jours de chasse ; c'est la conséquence de la représentation et de la mise en action par le comte d'Osmond des conceptions rimées du professeur N. Tellier.

CHAPITRE IV LE MULET.

Dans la Maison du Roi (Voir Guyot, *Traité des droits, fonctions*, 1786, et Chéruel, *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France*, 1860), on voit que les officiers étaient répartis en plusieurs divisions : la Bouche, la Chambre, la Garde-Robe, l'Ecurie, la Vénérerie, etc.

Dans le service de la Bouche du roi, on distinguait le service du Gobelet, dont faisaient partie quatre coureurs de vin, deux conducteurs de la haque-

née... Le grand maître de la Garde-Robe avait sous lui un portemanteau ordi-

naire et des portemanteaux, un porte-malle, un capitaine de l'équipage des mulets pour le grand maître et pour la Litère du Corps.

Le grand écuyer avait quatre portemanteaux sous ses ordres. A la Vénérerie, il n'y avait ni portemanteaux, ni coureurs de vin attitrés. Les services précités fournissaient un portemanteau et un coureur de vin pour le service spécial du roi à la chasse. Le premier avait un portemanteau garni de linge de rechange, le second était chargé de porter à la chasse et partout où le roi allait « une valise contenant des serviettes, du pain, un couteau, des pièces de four, des fruits, des confitures, du vin et de l'eau dans deux flacons ». (G. C. V., 13-117.)

Sous Louis XV, les sommiers portant les vivres à l'assemblée, au début de son règne du moins, étaient des animaux de bât, le plus ordinairement des mulets, quelquefois des chevaux, comme on le voit dans la Vue du château de Chambord au temps du Régent (1722), peinte par P.-D. Martin. Comme au temps de Maximilien, ces mulets, conduits en main, portaient deux grands paniers arrimés de chaque côté sur leur bât. Les coureurs de vin, au contraire, étaient montés « avec selle et équipage » et suivaient le roi à la chasse ; des sacoches spé-



FIG. 11 — L'ASSEMBLÉE, TAPISSERIE COPIÉE A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE
D'APRÈS LE DESSIN DE VAN ORLEY (MUSÉE DE CONDÉ, CHANTILLY)

ciales, recouvertes d'une housse bleue ou rouge, étaient arrimées à la selle.

Dans son article intitulé *Au couchant de la Monarchie*, le marquis de Ségur, de l'Académie française, écrit qu'à la chasse le coureur de vin portait la collation du roi dans un baidrier en drap rouge.

La multiplication des routes carrossables fit peu à peu tomber l'usage du mulet et du cheval de bât, et permit de les remplacer par des voitures ou fourgons attelés de chevaux. Les derniers coureurs de vin conservèrent encore des mulets jusque sous Louis XVI. Les coureurs

de vin du roi furent compris dans les emplois de la Maison supprimés par Necker en 1780, mais il en resta encore dans les maisons principales jusqu'en 1789, Maison de Monsieur et Maison de Madame par exemple.

Les artistes de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e nous ont laissé quelques documents représentant souvent un homme conduisant le traditionnel mulet (Fig. 8 et 12).

Il existe en effet au musée Condé, château de Chantilly, galerie des Cerfs, une belle tapisserie (Fig. 11) qui est une copie faite à la fin du XVIII^e siècle d'après une tapisserie du XVI^e siècle dont le dessin a été exécuté par Van Orley (Fig. 10). Le sujet principal du tableau est un mulet magnifiquement harnaché, conduit en main et arrivant à l'assemblée. C'est l'apothéose du mulet portant les vivres.

Enfin nous arrivons au plus typique et au plus connu des tableaux cynégétiques à mulet, celui que Carl Van Loo (1705-1765) a peint en 1737 pour Fontainebleau et qu'on admire au Louvre (Fig. 13) (1).

Il est à remarquer que sur l'original, le spectateur voit fort nettement que les

(1) Ce tableau est curieux : 1° par son rigorisme tout allemand, cette unité de pose, la dague tenue comme la cravache au manège à cette époque ; 2° la disposition de cette meute en bataille comme la concevaient encore certains capitaines du premier Empire, c'est-à-dire à l'envers de ce qui s'est toujours vu ; 3° par cette daimpierre portée à gauche sans l'excuse de l'inversement du cliché.



FIG. 12 — PARTIE DU TABLEAU, LA CHASSE AUX DAIMS, PAR BRILL

par Napoléon I^{er} en 1811. Il représente un hallali en vue de Saint-Germain. Dans le coin gauche, au premier plan, se détache Bonnet, coureur de vin, sur une mule noire (Fig. 14).

L'existence de ces représentations artistiques explique dans une certaine mesure que le souvenir d'un mulet servant à porter du vin au rendez-vous se soit répandu et soit devenu populaire, bien qu'un seul mulet n'aurait jamais suffi à porter le déjeuner de tout « le monde de la suite ». Il rappelle celui du coureur de vin du roi, comme l'indique une scène cynégétique, gravée par Filvestre en 1676, intitulée *Veüe du Chateau de Chambord*, et visible à Trianon (Fig. 15 et 16). Sur les prairies, en avant du château, passe un cerf hallali courant. Derrière les veneurs, arrive un coureur de vin monté à mulet ; suivent plusieurs mulets chargés de bûts, conduits en

main par des piétons et portant peut-être déjà du vin de Louis II Darboulain.

Il y avait trop de mulets dans la maison du roi sous Louis XIV et Louis XV pour que le mulet traditionnel des peintres ne soit autre chose qu'un accessoire conventionnel servant à symboliser le groupe des somriers en même temps que la monture du coureur de vin commandé pour la chasse. Aucun peintre n'a jamais eu l'idée de différencier ces deux mulets.

G. DE MAROLLES.

(A suivre.)



FIG. 13 — LE DÉJEUNER DE CHASSE, PAR CARL VAN LOO (MUSÉE DU LOUVRE)

LA DARBOULIN

OU HISTOIRE D'UNE VIEILLE FANFARE

Etude demandée par S. A. le Prince J. Murat, maître d'équipage

(Suite et fin)

CHAPITRE V

LA VOITURE.

Le Darboulain de nos jours, au sens général, ce n'est plus un homme conduisant un mulet en main, c'est un homme conduisant une voiture et un cheval, apportant le déjeuner, les trompes et les effets des hommes qui vont au bois. Dans certains équipages, ce conducteur suit de loin et rapporte le cerf.

Nous avons posé la question : « Qu'est-ce que Darboulain ? » à un académicien s'intéressant quelquefois aux questions touchant à la vénerie des premier et deuxième Empire.

« — Darboulain, mais c'est lui qui a organisé la voiture, c'est bien connu.

« — Quelle voiture ? » avons-nous demandé après un moment de réflexion.

Il eut l'amabilité de nous répondre : « Je chercherai », et une bien plus grande, celle de nous tenir parole dans la suite.

Quelques semaines après, il nous a fait le grand honneur de nous répondre qu'il avait confondu deux noms, et qu'il ne retrouvait plus « la voiture de Darboulain », mais simplement le nom de Darboulain dans l'*Almanach de Monsieur*, comme lieutenant de vénerie, ce que Noirmont avait publié depuis longtemps.

Cette voiture à chevaux pour les vivres et les effets, quand l'état des chemins s'y prêtait, semble remonter au temps de Louis XIII.

a) En effet, dans son *Traité des Chasses* (chap. XIII, « De la Chasse du cerf »), le baron de Lage et Chaillou, décrivant le service des officiers ordinaires de la vénerie de Louis XIII, dit (p. 182, l. 15) :

« Le cerf étant pris, c'était au gentilhomme qui avait relayé le

dernier, à aller chercher la charrette pour mener le cerf au quartier. »

Il ne cite pas son document et nous n'avons jamais pu le retrouver.

b) Consultons maintenant le passage sur « Le Vin des chasses », dans E. Jullien, *La Chasse* (p. 298) :

« Lorsque Louis XV allait à la chasse, les officiers de la vénerie mettaient dans les fourgons quarante bouteilles de vin, dont souvent le roi ne goûtait pas. C'était moins pour lui que pour ses suivants, ses piqueurs, ses palefreniers et surtout pour ceux qui portaient cette cantine ou qui se la faisaient porter pour l'avoir fournie. Un jour cependant, Louis XV ayant soif, demanda un verre de vin. — Tout est bu, répondit un valet. — Qu'on en prenne à l'avenir quarante et une, répondit le roi, afin qu'il en reste une pour moi ! »

E. Jullien cite comme source la *Galerie de l'Ancienne Cour* (t. III, p. 113), mais nous n'y avons pas trouvé trace de fourgon, ni de véhicule quelconque.

c) Dans Paul Domet, *Histoire de Fontainebleau* (p. 288), nous lisons : « Sous Louis XVI, une autre prérogative qui s'étendait à tous les hommes faisant partie de l'équipage, consistait à « déjeuner aux frais du roi » les jours où celui-ci assistait à la chasse.

Ce repas leur venait par des voitures à chevaux, deux hommes étaient affectés à ce service ; mais il ne se trouve nulle part qu'il y en eût jamais un seul portant le même nom de famille que le lieutenant de vénerie du comte de Provence.

d) « Sous le second Empire, écrit M. E. Jadin, la carriole portait au rendez-vous le déjeuner, les bottes et les

trompes des hommes qui avaient fait le bois. Cette carriole rentrait après le rendez-vous à la maison.

« Il n'y en avait pas qui suivait la chasse pour rapporter le cerf



FIG. 14 — BONNET, COUREUR DE VIN, PAR OUDRY (1728)
MUSÉE DE TOULOUSE

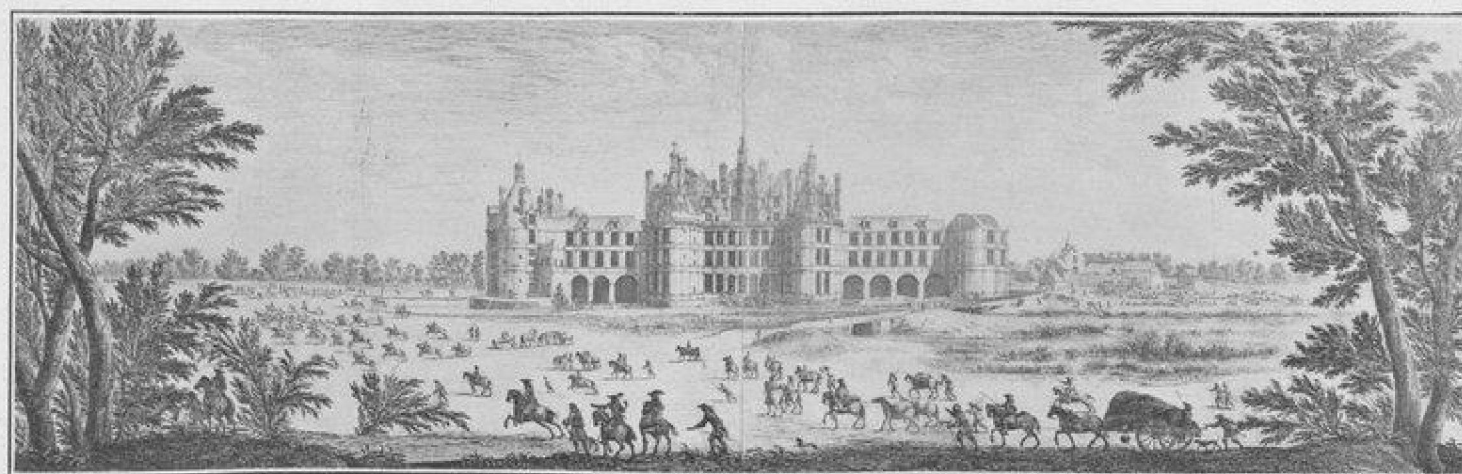


FIG. 15 — « VUE DU CHATEAU DE CHAMBORD », GRAVÉE PAR FILUSTRE (1676), TRIANON

mort; c'était généralement un cafetier, qui suivait la chasse avec des rafraîchissements, qui le rapportait. Les choses devaient se passer ainsi sous le 1^{er} Empire, car tout y a été calqué.

« Pour les spécialités de la Bouche, sous le second Empire, aux chasses de l'empereur, c'étaient les fourgons de la Bouche (service des Ecuries de l'empereur) qui apportaient le goûter pour la cour. Cela ne regardait en rien la Vénérerie, mais le Château. »

« Dans un autre auteur plus moderne, nous lisons :

« Sous Charles X, les chasses à Fontainebleau se passaient en novembre et décembre. Le porte-arquebuse allait au rendez-vous dans une voiture avec une longue carabine destinée à servir le cerf, puis venait le *caisson* qui devait transporter le cerf. »

Bref, l'existence, sous Louis XV, d'une voiture ou d'un fourgon attelé de chevaux et portant du vin pour les officiers de la vénérerie est possible, mais non prouvée. Nous laissons en effet à M. E. Jullien, président de tribunal, toute la responsabilité de sa phrase : « Les officiers de vénérerie mettaient dans les fourgons... » Selon nous, il l'a inventée, car en nous reportant à la *Galerie de l'Antienne Cour* (p. 113), il est dit beaucoup plus simplement : « Lorsque Louis XV alloit à la chasse, on portait à sa suite quarante bouteilles de vin, dont souvent le roi ne goustoit pas. »

Ce « on portoit » là ne fait pas forcément allusion à une voiture, mais peut-être tout simplement aux coureurs de vin. Louis XV a souvent chassé, dans sa jeunesse, dans des parties de forêts où les routes de chasse étaient impraticables aux voitures.

Il n'y a aucune preuve que Jean-Potentien Darboulain ait eu dans ses attributions de s'occuper du service de la Bouche chez le comte de Provence, d'autant plus que ce prince, d'ailleurs à Sénart, allait au rendez-vous en voiture après avoir déjeuné.

Nous ne quitterons pas cette voiture ancienne mal définie, sans citer le « Riboulin » (Fig. 17), (Darboulain travesti), titre qu'un auteur abusé, M. P. M., a donné à la reproduction photographique du « Darboulain » servant à l'équipage du comte G. d'Andigné dans le numéro de *Sports modernes* d'octobre 1905.

CHAPITRE VI

LA LÉGENDE DE DARBOULAIN MISE EN ACTION.

Soit qu'il connût la tradition à la façon de Van Orley, de Van der Meulen, de H. Brill, d'Oudry, soit qu'il la sût par les paroles que N. Tellier chantait devant lui, toujours est-il que le comte d'Osmond voulut la continuer à La Vénérerie.

Dans son livre bien connu, *Les Hommes du Bois*, paru en 1892, le maître veneur consacre le chapitre XVI à M. P.-A. Pichot, témoin oculaire de la légende de Darboulain mise en action par le comte d'Osmond et mise en image par M. Louis Heyraud.

M. P.-A. Pichot écrit, en date du 28 janvier 1912 :

« Je me souviens très bien qu'il y avait une mule harnachée à l'espagnole à l'équipage d'Osmond, et que les paniers contenaient les bottes des piqueurs qu'on leur apportait au rendez-vous avec leur grand uniforme, lorsqu'ils avaient fait le bois le matin en brodequins et en petite tenue. »

« Le personnel était très nombreux, et il y avait beaucoup de limiers à l'équipage. Heyraud était un grand ami du comte et avait décoré les panneaux du grand salon de La Vénérerie (Nièvre). » (Voir *Revue Britannique : Reliques et Impressions*, février 1889.)

C'est pendant un séjour dans ce château que M. L. Heyraud a fait le croquis paru dans le *Journal des Chasseurs* (15 janvier 1886).

Malheureusement, la reproduction par J. Laurens du sujet intitulé « Darbolin et la mule de l'équipage », n'est accompagnée d'aucun texte explicatif. Le garde, de son vrai nom, s'appelait « Rémon » (*sic*); c'est tout ce que le *Journal des Chasseurs* fait connaître (*loc. cit.*, p. 145). D'après le sujet, le nom de Darbolin se rapporterait à la mule et plutôt au garde bien mis en évidence au premier plan qu'au muletier coiffé à l'espagnole et dont on ne voit que la tête.

Nous ne pouvons trancher la question. L'existence de cette mule n'empêchait pas l'équipage d'avoir à son service une charrette, représentée d'ailleurs dans *Les Hommes des Bois* (p. 317); à la page 370 de cet ouvrage, il est dit qu'elle est copiée sur une lithographie de L. Heyraud, publiée dans le *Journal des Chasseurs* de février 1865 :

« C'est une représentation exacte de la charrette de l'équipage rapportant les chiens blessés et le sanglier porté bas par la meute. »

Le nom de Darbolin ne lui est pas appliqué, contrairement à ce qui se passe dans quelques équipages; il faut donc voir dans la tradition l'idée prédominante du vin, puis par suite celle de la réfection qui en découle et les menus faits qui l'entourent.

CHAPITRE VII

CONCLUSION.

La légende éminemment confuse de Darboulain se rattache donc plus particulièrement à Louis III Darboulain, ancien propriétaire à Fontainebleau, riche marchand de vin qui cessa de fournir la cour en 1727 pour devenir secrétaire du roi en 1728. Son nom a été perpétué dans les mémoires grâce à trois circonstances, dont la première fut le renom de son commerce et le fait de fournir le roi. Louis-Carloman Darboulain, de par sa charge de portemanteau du roi, a certainement dû assister souvent aux chasses de Louis XV. Jean-Potentien Darboulain eut la charge de lieutenant de vénérerie dans la maison du comte de Provence, de 1772 à 1784, après avoir ambitionné une place analogue dans la Vénérerie du roi.

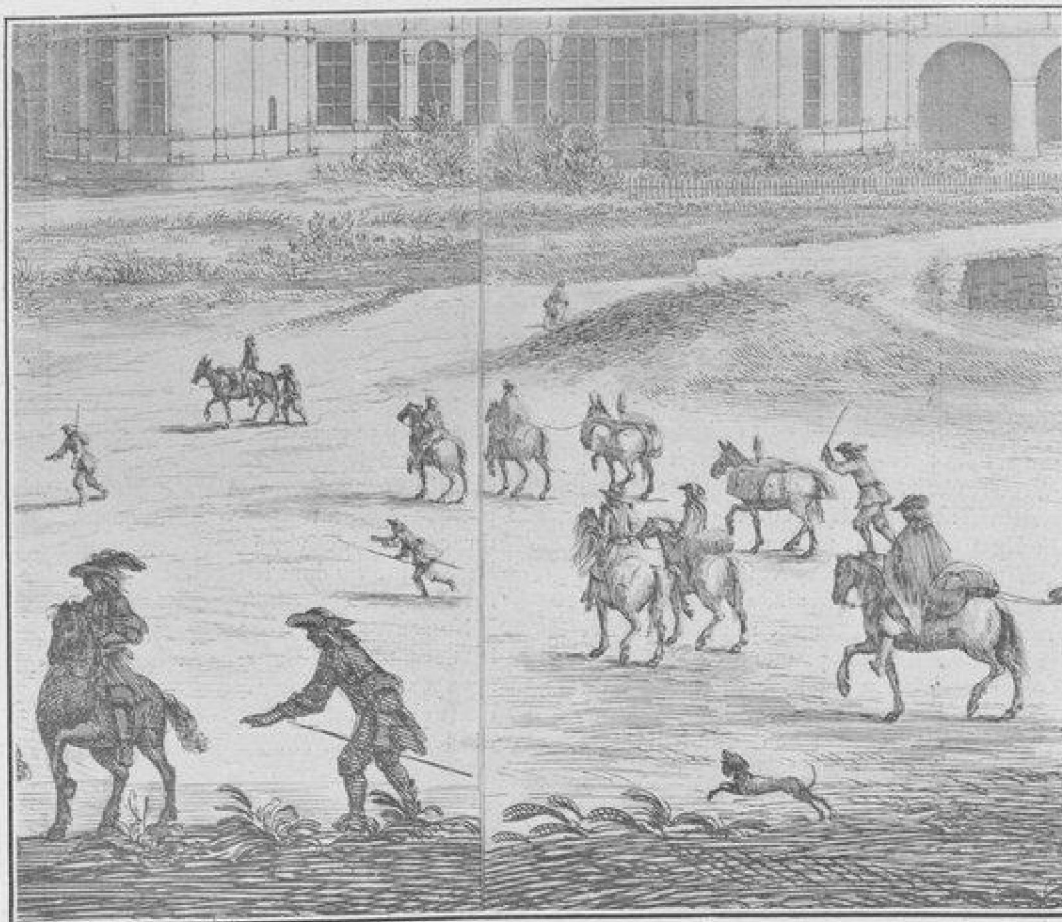


FIG. 16 — PARTIE DE LA GRAVURE DE FILUESTRE
« VUE DU CHATEAU DE CHAMBORD », MONTRANT LE COUREUR DE VIN
MONTÉ SUR SON MULET ET SUIVI DE PLUSIEURS MULETS CHARGÉS DE BATS

La confusion s'est établie peu à peu sur le rang social de cette famille, sur la façon dont elle faisait commerce et sur la nature des charges que plusieurs de ses membres ont eues sous l'ancien régime.

La faute au vin qu'il fallait chanter en vers, les Darboulins furent assimilés en plein XIX^e siècle aux conducteurs de sommiers du XVI^e siècle, de par le fait de représentations artistiques connues datant des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, le coureur de vin n'étant plus connu.

L'idée du ravitaillement en vin s'accompagna de celle de l'apport des vivres, des trompes et des effets. Avec le temps, la Révolution et la Restauration, le mulet et son équipage a été insensiblement rappelé par un homme conduisant son équipage (une voiture à un cheval), le tout conservant le nom générique entendu sans doute, en tous cas reproduit par E. F. V. et mis en vers par Tellier. C'est ainsi que se présente la Darboulin d'aujourd'hui qu'on ne sonne jamais, vu l'illogisme de la chose.

J.-V. Leroux, le premier, a passé sous silence le nom de la Fontainebleau en 1835, sans que son idée semble pouvoir se justifier. Les paroles composées quelques années après le professeur N. Tellier et chantées par lui partout où on sonnait, ont donc popularisé un Darboulin issu d'un très vague souvenir historique et d'une conception imaginative. Ce Darboulin légendaire-là est un type composé d'un coureur de vin, d'un mercenaire, conducteur d'un équipage de transport pour déjeuner de chasseurs à tir ou de veneurs.

Ce nom est appliqué comme nom propre, comme nom de vénerie, à certains valets de chiens, ou encore simplement comme nom commun à un homme de peine (émargeant au livre de comptes du chenil) et à son équipage pour « faire le Darboulin ».

C'est dire que la légende s'est inspirée davantage de Louis III Darboulin, ancien propriétaire à Paris et à Fontainebleau, que de Louis-

Carloman, portemanteau, et de Jean-Potentien, Parisien de la rue de Richelieu et châtelain du beau manoir de Montuel.

Si le nom du dernier fournisseur de vin de la Bouche, sous Louis XIV et au début du règne de Louis XV, a été conservé plutôt que celui d'un quelconque des fournisseurs suivants, Jean Lanson, par exemple, sous ce dernier roi, ou Mériet sous Louis XVI, il faut l'attribuer à la renommée commerciale de ce nom propre et aussi à la confusion faite par les générations d'hommes de vénerie suivantes, entre Louis, Louis-Carloman et Jean-Potentien, une trinité ne faisant à leurs yeux qu'un seul, celui que N. Tellier vit toujours dans les tableaux de trois siècles successifs, XVI^e, XVII^e, XVIII^e, en dépit des dates.

L'opinion du prince de Joinville nous semble avoir jeté un jour particulier sur la question, lorsqu'il a émis l'idée que les hommes de vénerie devaient avoir employé le nom de Darboulin en se comparant eux-mêmes

au roi. Ils connaissent fort bien cette source-là pour y avoir déjà puisé au moyen âge, les termes écuyer, page, valet, etc., auxquels ils ont donné le sens que l'on sait. L'examen du tableau composé par Oudry, en 1728, est en quelque sorte la consécration de cette idée, puisqu'il présente à côté de Louis XV deux écuyers, deux valets et un coureur de vin portant encore sans doute du vin acquis par Darboulin, vin dont la liquidation se réglait de quatre mois en quatre mois dans le courant de cette même année.

Nous avons fait les grands arrières jusqu'à Louis XIV et par delà, les devants jusqu'à nos jours. Les côtés de ce travail, insuffisamment appuyés et documentés, le doivent principalement au fait que la question Darboulin a été par trop en marge de l'histoire de la vénerie dès le début. *De minimis non curat doctus!* (1)

G. DE MAROLLES.



FIG. 17 — LE RIBOULIN

LA DESTRUCTION SPORTIVE DES RATS

UN concours de chiens ratiers vient d'avoir lieu au vélodrome Buffalo sur la patinoire qui s'étend au milieu de la pelouse. Il constituait une nouveauté en ce sens que tout devait se passer en liberté. On sait que, généralement, ce genre d'épreuves a lieu en cage; à Buffalo, au contraire, c'était un véritable coursing de fox-terriers sur rats qui était annoncé. Il promettait d'obtenir le succès le plus brillant aussi bien par le nombre des concurrents engagés que par l'empressement du public à venir se renseigner sur le genre de sport qu'on devait lui offrir en spectacle.

Or, la veille de l'épreuve, le commissariat de police de Neuilly faisait savoir aux organisateurs que la préfecture lui ayant donné des ordres formels, il avait l'intention de s'opposer, même par la force si cela était nécessaire, à l'accomplissement du programme. On sait depuis longtemps que les concours de ce genre sont interdits sous le prétexte ridiculement administratif qu'il est barbare de tuer les animaux... sans besoin. Mais interdits en principe, ils sont tolérés en fait et quand un fonctionnaire grincheux veut à tout prix faire usage du règlement, c'est au plus une simple contravention qu'il inflige au Comité d'organisation.

Cette fois, l'affaire prit une allure plus grave et la décision des autorités fut si catégorique qu'il est urgent de la signaler parce qu'elle laisse la porte ouverte aux mesures les plus arbitraires pouvant nuire considérablement à la cause du sport. Vous pensez bien que les organisateurs rendirent visite au commissaire de police et le mirent au courant des précédents. Ce fonctionnaire qui, tout en n'étant qu'un instrument entre les mains de ses chefs, peut souvent interpréter les ordres qu'on lui donne avec plus ou moins de rigueur, ne voulut rien entendre. Il menaça d'un bataillon d'agents, montrant ainsi que l'intention était très nette d'empêcher le concours. Liberté était laissée toutefois de le donner en réunion privée. Quelle plaisanterie! Si des rats doivent souffrir d'être tués par des chiens, souffriront-ils moins devant trente personnes que devant trois cents ou trois mille? Et puis, qu'est-ce que c'est que ce prétexte imbécile qu'il est barbare d'exterminer les animaux sans raison? Mais le rat n'est-il pas l'animal le plus nuisible aux agglomérations, celui qui commet les dégâts les plus considérables, dont pas un habitant de Paris n'ait pas eu encore

(1) Errata. — Page 652, lisez soyez fidèle et non gris/soyez fidèle; page 671, le renvoi 1 ne se rapporte pas au tableau de G. Van Loo; page 669, lire Latone, édition 1734, et non 1794.